

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

**195-196 | 2010**

**Auto-biographie, Ethno-biographie**

---

## Pour en finir avec l' "illusion biographique"

Nathalie Heinich

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22560>

DOI : 10.4000/lhomme.22560

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 10 novembre 2010

Pagination : 421-430

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Nathalie Heinich, « Pour en finir avec l' "illusion biographique" », *L'Homme* [En ligne], 195-196 | 2010, mis en ligne le 04 novembre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22560> ; DOI : 10.4000/lhomme.22560

---

# Pour en finir avec l'“illusion biographique”

Nathalie Heinich

C'EST PEU DIRE que Michael Pollak n'apprécia pas le titre donné par Pierre Bourdieu au numéro d'*Actes de la recherche en sciences sociales* dans lequel furent publiés les premiers résultats de son enquête sur l'expérience concentrationnaire (Pollak 1986a et b) : des années de travail avec plusieurs collaborateurs ; seize longs entretiens avec des rescapées d'Auschwitz-Birkenau en France, Autriche, Allemagne et Pologne ; l'analyse de vingt-cinq textes autobiographiques en français, anglais et allemand ; le dépouillement attentif des dépositions judiciaires conservées dans différentes archives et des témoignages historiques recueillis par plusieurs commissions ou centres de recherche ; des analyses thématiques, des tableaux synoptiques, de longues heures de lectures, de discussions, de réflexions, d'écriture<sup>1</sup> – tout cela pour figurer dans un numéro de revue intitulé *L'illusion biographique*... Je n'ai sans doute pas pris toute la mesure, à l'époque, de la blessure que cela a pu représenter pour Michael. Je le ressens mieux aujourd'hui.

« L'illusion biographique » : c'était aussi le titre du court article que Bourdieu publia dans ce même numéro (Bourdieu 1986), seul texte théorique au milieu de contributions variées portant aussi bien sur les témoignages de rescapés des camps que sur la confession, les fils de pasteur, la vie d'un artisan, la trajectoire d'un ouvrier, l'itinéraire d'un drogué... Pourquoi ne pas l'avoir placé plutôt en tête, ou en conclusion, comme la logique l'aurait voulu ? Sans doute pour atténuer l'effet d'auto-contradiction que ne pouvait manquer de produire cette disqualification, par le directeur d'une revue, de l'objet même des contributions rassemblées par lui ? Peut-être aussi par un reste de scrupule envers ses auteurs ? Je ne vois pas aujourd'hui d'autre explication à ce choix éditorial pour le moins étrange.

1. L'ensemble de ce travail a été publié dans Pollak (1990) ; sur la place de cette recherche dans son œuvre, cf. Israël & Voldman (2008) ; sur les circonstances dans lesquelles elle a été menée, cf. Heinich (2007a).

Quant aux raisons, sur le fond, de cette démolition qui apparaît comme un règlement de compte, je n'en trouve pas d'autre que celle-ci : à la même époque se tenait à l'IHTP (l'Institut d'histoire du temps présent, dont Pollak était membre) une table ronde sur l'histoire orale, dont les actes paraîtront un an plus tard dans la revue de l'institut, avec une introduction de son directeur, Jean-Pierre Rioux (1987), et un long article liminaire de Pollak (1987) ; elle faisait suite à une première table ronde sur le même sujet organisée six ans auparavant. Ce début des années 1980 avait été marqué dans nos disciplines par l'arrivée de la « micro-histoire » (cf. notamment Ginzburg & Poni 1981), l'intérêt pour les « histoires de vie » et, plus généralement, l'appui sur le matériau biographique et auto-biographique. Bourdieu prenait donc, d'une certaine façon, le train en marche en consacrant un numéro de sa revue à ce thème (sans oublier que Sartre, dont il ne cessa pas de se démarquer tout en le « marquant » – comme on dit au football –, Sartre, donc, en avait fait figure de locomotive avec son essai sur Flaubert). Sans doute n'en fallait-il pas plus pour l'inciter à minimiser d'une main ce qui ne l'avait pas attendu pour exister, en même temps que de l'autre il affirmait sa présence dans un domaine devenu porteur. Peut-être ce jeu de positionnements stratégiques dans le milieu intellectuel n'était-il pas la seule raison de cette suspicion affichée envers la biographie ; en tout cas, c'est une raison cohérente avec ce qu'on connaît de lui par ailleurs<sup>2</sup>.

Mais les marquages de territoire ne sont pas tout : encore faut-il des arguments pour prendre position. Que pouvait donc reprocher Bourdieu à la biographie ? Deux choses, essentiellement – le premier argument étant longuement développé, le second à peine esquissé.

## La biographie à l'épreuve du soupçon

Le sujet se prêtait admirablement à la sociologie du soupçon, jamais mieux à son aise qu'avec tout ce qui peut entrer dans la vaste orbite de la « construction sociale ». Bien naïf en effet, argumentait Bourdieu dans son article, celui qui ne verrait pas ce qui, dans le récit de vie, relève « en fait » : du mensonge ou, du moins, de la dissimulation et de la déformation, opposées à la transparence du discours (« se faire l'idéologue de sa propre vie en sélectionnant... » [1986 : 69]) ; de l'illusion propre à toute entreprise narrative, opposée à la pureté de l'expérience vécue (« illusion rhétorique » [*ibid.* : 70]) ; de l'artificialisme, opposé à la réalité brute des faits (« création artificielle de sens » [*ibid.* : 69], « cette sorte d'artefact socialement

2. Sur quelques stratégies analogues de « double discours », cf. Heinich (2007b).

irréprochable qu'est "l'histoire de vie" » [*ibid.* : 71]) ; de la convention et de l'officialité, opposées à l'authenticité (« convention rhétorique », « présentation officielle de soi » [*ibid.* : 70]) ; de l'instabilité stratégique, opposée à la stabilité du monde tel qu'il est (« le récit de vie variera, tant dans sa forme que dans son contenu, selon la qualité sociale » [*ibid.* : 71]) ; du marché, forcément corrompueur, opposé à l'état de nature (« selon la qualité sociale du marché sur lequel il sera offert » [*ibid.*]) ; de la contrainte, opposée à la libre expression (« un surcroît de contraintes et de censures spécifiques » [*ibid.*]) ; de la manipulation, opposée au libre choix individuel (« manipuler » [*ibid.*]).

Mais bien naïf aussi – et c'est la dernière phrase de l'article, qui tempère quelque peu cet argumentaire foncièrement rousseauiste – celui qui ne verrait pas, dans l'entreprise biographique, tout ce qui ressortit à l'illusion individualiste, simple support du « narcissisme », opposée à la vérité du « social » : « l'individu [...] vers lequel nous porte irrésistiblement une pulsion narcissique socialement renforcée, est aussi la plus réelle, en apparence, des réalités » (*ibid.* : 72). Bref, toute entreprise biographique est forcément suspecte, au plus haut point, tant en ce qui provient du biographié lui-même que de la « complicité naturelle du biographe » (*ibid.* : 69).

Ci-gît, donc, la biographie...

## L'identité à l'épreuve de l'*habitus*

Après ce facile jeu de massacre constructiviste appliqué à l'illusion d'une « identité » objective<sup>3</sup> (exercice devenu banal et qui serait sans doute accessible aujourd'hui à n'importe quel étudiant en sociologie), arrive un second argument :

« Essayer de comprendre une vie comme une série unique et à soi suffisante d'événements successifs sans autre lien que l'association à un "sujet" dont la constance n'est sans doute que celle d'un nom propre, est à peu près aussi absurde que d'essayer de rendre compte d'un trajet dans le métro sans prendre en compte la structure du réseau, c'est-à-dire la matrice des relations objectives entre les différentes stations » (*ibid.* : 71).

Jean-Claude Passeron a montré, dans un article un peu postérieur, que le principal problème posé aux sciences sociales par l'approche biographique relève moins du matériau (comme le suggère l'argument constructiviste longuement décliné par Bourdieu) que de la méthode

3. Notons que Bourdieu aurait pu citer là Ricœur, dont les trois volumes de *Temps et Récit* venaient de paraître au Seuil en 1983, 1984 et 1985.

appliquée à ce matériau<sup>4</sup>. En l'occurrence, le problème de méthode que pointe Bourdieu dans ce second argument renvoie à l'opposition classique entre le point de vue individuel et le point de vue collectif, entre le niveau micro et le niveau macro : opposition que la question biographique permet de retraduire sous une autre forme, celle de l'opposition entre, d'une part, la temporalité (accessible à la perception individuelle des profanes) et, de l'autre, les structures (qui n'apparaissent que grâce à la prise en compte de la dimension collective par le travail des sciences sociales)<sup>5</sup>. Ainsi l'entrée par la biographie – forcément narrative – apparaît-elle comme un crime de lèse-*habitus* – incorporé et structuré.

Ajoutons une dernière hypothèse quant aux motifs non plus seulement stratégiques ni même théoriques mais, peut-être, infra-conscients, de cette distance prise à l'égard de l'approche biographique et, plus précisément, autobiographique : c'est qu'elle requiert à la fois la collaboration active du sujet (et non plus sa soumission passive à l'interprétation du sociologue), la confiance dans le langage comme conducteur de sens, y compris dans ses non-dits ou ses errances (et non plus sa disqualification comme écran à traverser pour atteindre la vérité), et le recours à la mémoire, avec et malgré ses manques (et non plus l'observation du présent ou la prévision des conduites à venir). Elle est proche en cela de la cure analytique<sup>6</sup> : propriété qui n'avait rien pour lui attirer la sympathie de Bourdieu, pris dans une lutte hégémonique de la sociologie avec non seulement la philosophie, dont il venait, mais aussi avec la psychanalyse dont, à l'évidence, il ne voulait pas.

Il se peut que sur le moment cette double attaque, constructiviste et structuraliste, contre l'approche biographique ait pu faire impression. À l'usage, toutefois, elle échoue devant l'intérêt des travaux issus de ce type de matériau (dont ceux de Pollak lui-même), et qui ne cessent d'en prouver par l'exemple la richesse et la productivité. Reste qu'il peut être intéressant de comprendre en quoi cette tentative de disqualification n'atteint pas son objet : en d'autres termes, en quoi Bourdieu s'est enfermé ici dans l'« illusion d'une illusion ».

4. « On voit que l'hésitation porte sur les choix de traitement et non de matériau : le matériau biographique est du matériau historique comme un autre et souvent plus complet qu'un autre, en tout cas toujours organisé autrement ; la question est de savoir qu'en faire » (Passeron 1990 : 10).

5. C'est ce que met en évidence Passeron (in *ibid.*).

6. « La cure analytique et l'autobiographie se rejoignent encore, dans la visée qu'un je y poursuit de son unité, par leur élection commune du champ dans lequel elles choisissent de se déployer ainsi que du mode sur lequel ce champ se découvre : le langage et la remémoration » (Jackson 1988 : 139).

La première illusion épistémique qui transparait dans cet article de Bourdieu (1986) touche au dogme constructiviste. Celui-ci en effet ne ressortit pas seulement au simple constat de la nature foncièrement « sociale » des faits sociaux (constat qui n'est rien d'autre, tout compte fait, qu'une lapalissade, tout juste bonne à épater les profanes), mais aussi et surtout à la dénonciation de leur artificialisme, de leur conventionalité : dénonciation qui elle-même s'adosse, implicitement, à l'idée que seul serait nécessaire ce qui relèverait de la « nature » et non de la « construction sociale » – celle-ci ne pouvant renvoyer qu'à l'arbitraire, au contingent.

C'est dire à quel point le constructivisme postmoderne (que Bourdieu ne se privait pas de moquer d'une main tout en le pratiquant, si nécessaire, de l'autre) est englué dans un naturalisme rampant, héritier des conceptions pré-sociologiques – propres à la tradition philosophique comme au sens commun – qui ne connaissent d'autres réalités que celle, métaphysique, de la « nature » et celle, concrète, de l'individu *hic et nunc*. Les sciences sociales ont pourtant largement montré la puissance du langage, des institutions, des conventions, des mœurs, des lois, supérieure et aux données de la « nature », et aux capacités d'action du « sujet ». Qu'importe : voilà qu'on nous serine encore qu'un récit ne serait « que » socialement construit, donc artificiel, mensonger, illusoire, autant dire dispensable dans la panoplie des méthodes offertes aux sciences sociales.

À naïf, qui « croit » à la transparence du discours, naïf et demi : celui qui croit, comme Bourdieu, qu'un « bon » discours » serait un discours transparent à la réalité qu'il vise. Alors que tout discours devient intéressant, pertinent, riche de sens, dès lors qu'on s'attache à rendre signifiante son opacité même – c'est-à-dire ses propriétés, pragmatiques autant que discursives –, en tant qu'elle nous conduit à la façon dont la réalité en question fait sens pour celui qui la vit.

Mais pour concevoir cela, il faut sortir d'une autre illusion, également présente dans la dénonciation bourdieusienne de l'« illusion biographique » : non plus l'illusion naturaliste, mais l'illusion explicative.

## À naïf, naïf et demi : l'illusion explicative

« Rendre compte d'un trajet dans le métro », écrit donc Bourdieu dans son second argument. On a beaucoup glosé sur la métaphore du métro, mais je m'attarderai plutôt ici sur le sens de ce « rendre compte ». S'agit-il d'*expliquer* la logique objective d'un choix d'itinéraire par une mise à plat (une « objectivation », dans son langage) de l'ensemble des trajets possibles ? Ou bien s'agit-il de *comprendre* la façon dont ce trajet-ci est vécu par le voyageur ?

L'une et l'autre perspectives – explicative, compréhensive – sont parfaitement légitimes, intéressantes, utiles. Simplement, elles ne visent pas la même opération intellectuelle et n'emploient pas les mêmes outils. Or, ce que vise Bourdieu dans cette image du métro, c'est manifestement une explication – structuraliste, objectiviste, spatialisée – de l'expérience par ses causes *objectives* : explication qu'il oppose à une autre – narrative, subjectiviste, temporalisée. Mais ce qu'il ne voit pas, c'est que l'outil biographique donne bien plutôt accès à une compréhension, c'est-à-dire une explicitation des *raisons*, des logiques sous-jacentes au vécu du sujet. Dans les deux cas, on « rend compte », certes, mais pas des mêmes réalités. Et l'illusion ici consiste à ne pas voir la discordance entre la visée et l'outil, parce qu'on ne voit pas qu'une autre visée est à l'œuvre.

Je ne m'attarderai pas sur cette opposition bien connue entre explication et compréhension : bien connue, mais dont on sous-estime sans doute les implications pour les sciences sociales et les confusions qu'elle entraîne<sup>7</sup>. Ici, la principale confusion porte sur le fait que dans une perspective explicative et objectiviste, le récit biographique n'est qu'un outil, faute de mieux, pour atteindre la réalité à laquelle il réfère tout en la déformant ; alors que dans une perspective compréhensive (qui ne serait subjectiviste, soit dit en passant, qu'à condition de s'exonérer de toute comparaison entre les différentes expériences, et de toute tentative pour dégager la structuration de l'espace des possibles telle qu'elle s'offre aux acteurs), ce récit fait partie de la matière même de l'investigation : non pas seulement ce qui permet de comprendre, mais aussi ce qui doit être compris.

Dans cette dernière perspective, le soupçon du sociologue « désillusionnant » se retourne contre lui-même : le naïf n'est plus celui qui croirait à l'« objectivité » du récit biographique, comme ne cesse de le marteler Bourdieu, mais il est celui qui croit, comme lui, que le locuteur et son interlocuteur prennent ce récit pour la réalité, alors que l'un et l'autre savent bien qu'ils ont affaire à un récit – cette forme particulière de réalité, si riche d'enseignements pour peu qu'on l'écoute vraiment, c'est-à-dire pour elle-même en tant qu'elle vise, avec ses moyens propres, son référent, et non pour ce référent lui-même.

Face, donc, à celui qui se gausse des naïfs amateurs de biographies, on a envie de poser la question fameuse de Paul Veyne (1982) : dans quelle mesure, de quelle façon, à quelles conditions les biographiés croient-ils à l'histoire qu'ils racontent, et les biographes à celle qu'on leur raconte ? Et, au-delà de l'adhésion (de la « croyance ») à ce que racontent ces récits, quelles fonctions revêtent pour leurs narrateurs leur production et leur circulation ? De quels outils disposent-ils pour les rendre dicibles et intelligibles ?

7. Pour un exemple récent, je me permets de renvoyer à Heinich (2008).

C'est là qu'intervient un autre déplacement de la pensée sociologique : non plus de l'explication à la compréhension, mais de la visée référentielle à l'outil sémiotique. Encore une fois, Bourdieu n'y a vu que du feu.

« Le récit, qu'il soit biographique ou autobiographique, comme celui de l'enquêté qui "se livre" à un enquêteur », écrit-il (1986 : 69). Cet écrasement des genres narratifs en dit long sur son peu d'intérêt envers la matière du récit et les conditions de sa production ; autrement dit, sur la logique des choix de narration adoptés par le sujet, à laquelle donne accès la perspective compréhensive. Car la question primordiale que devrait se poser le chercheur face à ce genre de récits n'est pas de savoir dans quelle mesure ils sont « véridiques », « manipulés », « artificiels » ou purement « rhétoriques », mais dans quel contexte ils ont été produits et, le cas échéant, publiés, et sous quelle forme : biographie rédigée par un tiers, autobiographie spontanée ou sollicitée, entretien – et quel sens peut avoir l'adoption de tel genre discursif par rapport à l'expérience relatée.

Ce furent, précisément, l'originalité et l'intelligence du travail de Pollak sur la déportation : au lieu de se laisser fasciner par le contenu atroce des récits, s'obliger à se concentrer tout d'abord sur le filtre de leur forme. Avec, en toile de fond, ce constat originel, accablant : leur existence même est fonction de la capacité des narrateurs à avoir survécu à l'expérience qui en fait la substance. Car, en matière concentrationnaire, un témoin, avant d'être quelqu'un qui a décidé de témoigner, est quelqu'un qui en est revenu. Codicille : un rescapé qui témoigne est quelqu'un qui est revenu avec, non seulement, la possibilité physique de s'exprimer, mais aussi avec sa possibilité morale ; quelqu'un donc dont l'identité n'a pas été détruite au point de ne plus pouvoir s'autoriser à parler. Et enfin : un rescapé qui témoigne est quelqu'un qui a trouvé une écoute ou, au moins, la promesse, l'espoir qu'il y aurait un jour une écoute.

C'est cela « la gestion de l'indicible », selon le beau titre de l'article de Pollak (1986b). Et ce sont ces trois conditions – la condition de la survie, la condition du maintien de l'identité, la condition de l'écoute – qui ont fait l'objet conjoint de son travail sur ces récits, sans que jamais ces trois dimensions ne soient déconnectées les unes des autres. D'où l'attention scrupuleuse qu'il porte à la forme et aux conditions du témoignage, à la différenciation entre dépositions juridiques, témoignages historiques, autobiographies et romans, ainsi qu'à l'examen attentif des formes rhétoriques – usage des pronoms personnels, temps grammaticaux, organisation plus ou moins chronologique ou thématique de la narration. Tout cela a du sens, car ces choix génériques et formels sont étroitement



liés – comme le montrera finalement ce travail – et au contexte de production du récit, et aux conditions de l'expérience elle-même (cf. Heinich 2005).

C'est dire combien le titre de l'article de Bourdieu et de ce numéro de la revue fut mal venu, j'ajouterai même dans ce contexte, indécent : plutôt que l'« illusion biographique », c'est le « travail biographique » qu'il aurait fallu saluer. Avec le respect dû à tout travail – celui du biographié comme celui du biographe.

## L'impératif de cohérence

S'il avait eu cela en tête, sans doute Bourdieu se serait-il aussi abstenu – et je finirai sur ce point – de fustiger l'effort de cohérence du récit biographique, en réduisant la visée de « consistance et de constance » à une simple « prétention » (« prétendent à s'organiser en séquences ordonnées selon des relations intelligibles ») : pour lui, établir « des connexions propres à donner cohérence », ce n'est rien d'autre que ce qui se fabrique avec la « complicité naturelle du biographe » (1986 : 69) ; et « traiter la vie comme une histoire, c'est-à-dire comme le récit cohérent d'une séquence signifiante et orientée d'événements », c'est l'« illusion rhétorique », ou encore la « convention rhétorique », forcément « arbitraire », du roman « comme histoire cohérente et totalisante » (*ibid.* : 70).

Michael Pollak, lui, s'est bien gardé de faire du souci de cohérence une illusion propre à berner le naïf. Au contraire, il a su y voir ce qu'il est : une valeur, c'est-à-dire une visée partagée. Mais, dans la sociologie de Bourdieu, les valeurs ne peuvent être qu'illusions naïves ou cyniques dissimulations d'intérêts. Comment aurait-il pu dans ces conditions prendre au sérieux l'impératif de cohérence, cette valeur fondamentale que tout un chacun vise tant bien que mal à réaliser ? Et qui ne peut se réaliser qu'avec l'aide des institutions (oui, ces repaires de la « convention », de l'« artificialité », de la « contrainte »), au premier rang desquelles cette « institution du sens » par excellence qu'est le langage (cf. Descombes 1996) ?

« L'histoire orale », écrivait ainsi Pollak, « rejoint ici les préoccupations des nouvelles théories de la communication qui ne considèrent plus comme évidentes la cohérence et la continuité de la réalité, mais qui posent plutôt la question : comment le monde social s'y prend-il pour se doter de cohérence et de continuité ? » (1987 : 17). Or, la réponse à cette question réside pour une bonne part, précisément, dans l'activité narrative, qu'elle soit fictionnelle ou documentaire, collective ou individuelle, profane ou savante :

« Une telle pratique ouverte de la recherche historique, en montrant à quel point il a toujours été difficile dans la réalité sociale de créer de la continuité et de la cohérence, nous rappellerait que celle-ci, loin de constituer un équilibre stable que l'historiographie peut se contenter de décrire, représente un précaire équilibre de forces qui résulte d'un travail permanent de négociation et de compromis auquel la production historique elle-même n'est pas étrangère, tant dans sa constitution que dans son utilisation » (Pollak 1986a : 26).

C'est sur ce constat à la fois riche d'ouvertures épistémiques et plein d'humanité que se clôt l'article de Pollak, rendant finalement leur place, dans un nouage serré, au point de vue individuel, à la dimension institutionnelle et au regard du chercheur :

« Cette recherche sur une expérience-limite rappelle aussi combien est difficile le maintien de la continuité et de la cohérence, tant pour un individu que pour un groupe [...]. Ainsi, en rendant compte de troubles identitaires fondamentaux et de leur possible maîtrise, l'analyse de l'expérience concentrationnaire atteste à quel point [...] les individus, en tant qu'ils sont le produit d'une construction sociale, sont également une construction d'eux-mêmes » (*Ibid.* : 29).

On est loin, très loin, de l'« illusion biographique » sous le chapeau de laquelle furent publiés ces deux articles, à l'extrême opposé de l'esprit dans lequel ils avaient été écrits. Et c'est pitié, en y revenant plus de vingt ans après, que de réaliser à quel point la superbe intelligence qui fut celle de Bourdieu a pu se dévoyer dans cette forme de bêtise typique de notre époque que sont le soupçon généralisé, la critique aveugle et systématique.

*Centre national de la recherche scientifique  
Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture (LAHIC), Charenton-le-Pont  
heinich@ehess.fr*

MOTS CLÉS/KEYWORDS : Pierre Bourdieu – Michael Pollak – biographie/*biography* – histoire orale/*oral history* – illusion – soupçon/*suspicion* – cohérence/*coherence* – identité/*identity*.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

**Bourdieu, Pierre**

1986 « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales* 62-63 : *L'illusion biographique* : 69-72.

**Descombes, Vincent**

1996 *Les Institutions du sens*. Paris, Minuit (« Critique »).

**Ginzburg, Carlo & Carlo Poni**

1981 « La micro-histoire », *Le Débat* 17 : 133-136.

**Heinich, Nathalie**

2005 « Les limites de la fiction », *L'Homme* 175-176 : *Vérités de la fiction* : 57-76.

2007a « Hommage à Michael Pollak », in *Comptes rendus à Walter Benjamin, Pierre Bourdieu, Norbert Elias, Erving Goffman, Françoise Héritier, Bruno Latour, Erwin Panofsky, Michael Pollak*. Paris, Les Impressions nouvelles (« Réflexions faites »).

2007b *Pourquoi Bourdieu*. Paris, Gallimard (« Le débat »).

2008 « Régime vocationnel et pluriactivité chez les écrivains : une perspective compréhensive et ses incompréhensions », *Socio-logos* 3 [http://socio-logos.revues.org/1793].

**Israël, Liora & Danièle Voldman, eds**

2008 *Michael Pollak. De l'identité blessée à une sociologie des possibles*. Paris, Complexe (« Histoire du temps présent »)

**Jackson, John E.**

1988 « Mythes du sujet : à propos de l'autobiographie et de la cure analytique », in Michel Neyraut *et al.*, eds, *L'Autobiographie : 6<sup>e</sup> rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence*. Paris, Les Belles Lettres (« Confluents psychanalytiques »).

**Passeron, Jean-Claude**

1990 « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie* 31 (1) : 3-22.

**Pollak, Michael**

1986a « Le témoignage (avec Nathalie Heinich) », *Actes de la recherche en sciences sociales* 62-63 : *L'illusion biographique* : 3-29.

1986b « La gestion de l'indicible », *Actes de la recherche en sciences sociales* 62-63 : *L'illusion biographique* : 30-53.

1987 « Pour un inventaire », *Cahiers de l'IHTP* 4 : *Questions à l'histoire orale, table ronde du 20 juin 1986* : 11-31.

1990 *L'Expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*. Paris, Métailié.

**Rioux, Jean-Pierre**

1987 « Six ans après », *Cahiers de l'IHTP* 4 : *Questions à l'histoire orale, table ronde du 20 juin 1986* : 1-11.

**Veyne, Paul**

1982 *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*. Paris, Le Seuil (« Des travaux »).